

# *Blessures d'eau*

**Michel Desbordes  
Polytech'Montpellier**

Avril 2004  
(Revu décembre 2007)

## *I L'Oriente*

Max avait garé sa voiture à proximité du pont franchissant l'Oriente, sur la route d'Amblès. La rivière disparaissait sous la végétation broussailleuse de ses rives qui semblaient abandonnées depuis longtemps. Les limites de la ville s'étaient approchées d'elles, et les maisons s'étaient étalées désormais non loin de l'eau, en lotissements modernes consommateurs d'espace. Depuis son départ de la région, une trentaine d'années plus tôt, l'urbanisation s'était avancée de cinq à six cent mètres vers la berge. Max retrouvait cependant les terrains d'aventure de son enfance. Il reconnaissait le tracé du cours d'eau et certaines particularités du paysage. Ainsi ce chêne aux branches basses dans lesquelles, un jour, il s'était réfugié afin d'échapper aux humeurs d'un étalon ombrageux et tenace.

Max tenta de s'approcher de l'eau, au risque d'accrocher dans les ronces sa tenue de citadin. Il était revenu au pays pour affaire, en coup de vent, pour quelques jours, et n'avait pas prémédité de se rendre à la rivière dont il avait gardé le souvenir d'un milieu ouvert, facilement accessible. Il y avait souvent croisé la « mamie » de la ferme des Rillac qui promenait ses deux chèvres presque tous les jours. Mais aussi des pêcheurs discrets, des promeneurs du dimanche ou des amoureux, attirés, en été, par la fraîcheur et la beauté du site.

Il s'avança vers l'amont à la recherche d'un ponceau rudimentaire qu'empruntaient les troupeaux pour passer d'une rive à l'autre. L'ouvrage était toujours là. Ses assises en maçonnerie avaient résisté aux crues dont il connaissait les fureurs hivernales, lorsque la campagne était noyée, pendant des jours, sous des rideaux de pluie venant de l'océan. Si les habitations devaient poursuivre encore un peu leur progression vers la rivière, elles subiraient l'inondation par des eaux boueuses, comme aujourd'hui, un peu partout, dans des milliers de *lotissements* imprudemment construits sur *les chemins de l'eau*.

Le plateau du ponceau, constitué de vieilles traverses de chemin de fer, était délabré, et, sans menacer totalement ruine, n'invitait pas le promeneur à le franchir. Les crues avaient sans

doute désolidarisé les traverses grossièrement assemblées et certaines manquaient. Les troupeaux ne devaient plus passer par là depuis longtemps. Max s'aventura cependant sur le pont avec la prudence d'un chat se déplaçant sur un mur hérissé de tessons de bouteilles.

L'eau était noire, presque sans mouvement. La couleur ne le surprenait pas. C'était celle des rivières des pays granitiques, dont les lits sont pavés de roches sombres et tapissés de sables gris dans lesquels scintillent parfois des éclats de mica. Les eaux noires des pays celtes et gaulois, chargées de mystères, résidence de la truite sauvage, la *fario*, qui, par mimétisme, prend la couleur des fonds. Des truites noiraudes, généralement invisibles, vivant dans des *gours* profonds ou sous les berges. Des eaux noires propices aux légendes et autres croyances païennes, récupérées ici ou là par le christianisme, et modelées en conséquence. Selon les historiens locaux, l'Orient aurait jadis charrié de l'or que les tribus gauloises du lieu auraient exploité. Enfants, Max et ses copains, avaient parfois fouillé les sables à la recherche de pépites, mais ils n'avaient trouvé que de la pyrite, « l'or des fous », incrustée sur certains galets.

La faiblesse du courant était par contre étonnante en ce mois de novembre, époque des hautes eaux. Max pensa qu'une partie du débit était peut être détournée quelque part à l'amont. A moins qu'il ne s'agisse d'une manifestation précoce de ces *changements climatiques* dont il entendait parler de plus en plus souvent. Max était avocat d'affaire. Très absorbé par ses activités de conseil aux entreprises, il n'était pas vraiment au fait des débats du moment quant aux « *problèmes de l'eau* ». Certes, à la faveur de consultations électorales, lui arrivait-il de tendre une oreille plus attentive aux propos de certains candidats faisant de l'*environnement* un thème de leurs campagnes. Cependant, ces péroraisons récurrentes ne lui semblaient pas très convaincantes. Et pourtant, l'eau et ses paysages l'avaient toujours attiré, au point qu'il avait même pensé y consacrer sa vie professionnelle. Mais, dans les années soixante dix, les *métiers de l'eau* étaient surtout réservés aux « forts en math ». Ses talents l'avaient conduit vers d'autres voies et la vie l'avait éloigné de l'eau.

La rivière était noire, presque immobile, sans signe de vie. Une eau d'entrée d'hiver. Aucun son non plus. Il se souvenait de ces volées de tarins picorant dans un pépiement soutenu les fruits des aulnes, appelés *vergues* dans la région ; mais aussi des poules d'eau discrètes, des bergeronnettes affairées, sautillant d'un rocher à l'autre en hochant la queue et des éclairs colorés fugaces des martins pêcheurs. Au risque d'anéantir ses chaussures de ville, il se laissa

glisser au ras de l'eau en prenant appui sur l'une des assises du pont. En s'accroupissant, il était parvenu à saisir un galet qui affleurait près du bord. Sous ces pierres, grouillaient, jadis, des multitudes de larves, dont ces *porte-bois*, protégés par une carapace de sable et de brindilles et qu'il utilisait pour pêcher la truite et le goujon. Elles étaient aussi le refuge de « loches » grassouillettes qu'il capturait à la main. Dans le quartier, les anciens parlaient de pêche des loches à la fourchette ou au sac et de fritures gargantuesques de ce petit poisson délicieux. La face du galet en contact avec le fond était noirâtre et recouverte d'une vase gluante à l'odeur de végétaux en décomposition.

S'étant muni d'une branche morte, il entreprit de fouiller le lit, soulevant des nuages de vase sombre parsemés de filaments blancs et roses et de bulles de gaz issues de quelque fermentation. La rivière avait-elle rendu l'âme dans cet environnement policé et apparemment tranquille ? Il pensa aux premières paroles d'une chanson de Chris Rea:

*« Well I'm standing by the river, but the water does not flow  
It boils in every poison you can think of »*

Max avait, par profession, le goût des enquêtes difficiles ou compliquées : ventes et rachat d'entreprises, jungle des législations, accords secrets, sociétés gigognes, participations financières complexes... Il avait passé des années à travailler sur des dossiers sensibles, des jeux de piste passionnants dans lesquels flirtaient parfois la finance et la politique. L'énigme de « sa » rivière et le spectacle de sa déchéance l'interpellaient. Il décida de poursuivre sa promenade, cherchant des signes d'animation à travers les rares trouées dans la végétation. Au détour d'un méandre, un espace dégagé lui permit de découvrir l'exutoire d'une canalisation de fort diamètre. Un écoulement nauséabond se déversait dans la rivière. Au droit du débouché de la conduite, de multiples débris et détritrus divers encombraient le lit.

Max n'avait pas envisagé d'explorer tout le cours de l'Oriente. Il n'avait souhaité qu'une promenade un peu nostalgique, en souvenir d'une époque heureuse qu'il n'avait pas oubliée. Mais les dégradations qu'il constatait le surprenaient et le scandalisaient quelque peu. Bien qu'il ne fût pas équipé pour une ballade en campagne, il décida cependant de poursuivre son cheminement vers l'amont. Le spectacle était partout le même. La rivière semblait avoir été méprisée et ses fonctions biologiques réduites aux activités de bactéries spécialisées dans la fermentation.

Il parvint Ainsi au « barrage ». Il s'agissait en fait d'un simple déversoir, d'environ deux mètres de haut, maçonné et recouvert de béton, barrant le cours de l'Oriente afin de détourner une partie du débit dans un bief artificiel conduisant à un vieux moulin. Pour ses copains et lui, le barrage avait été un lieu de jeux durant les vacances d'été : baignades dans la cuvette creusée au pied de l'ouvrage par les flots d'hiver ; capture à la main des truites réfugiées sous les rochers de ce secteur plus profond. Max se souvenait les avoir vues, en automne, quand elles partaient pour leurs migrations locales, franchir le seuil de quelques puissants coups de queue, fendant la surface de l'eau lorsque la lame déversante était de faible épaisseur. Des chasseurs, peu respectueux des règlements, tiraient les plus grosses truites lors de leur traversée du seuil.

C'est durant ces migrations qu'il avait pu constater la taille de certains poissons qu'il ne voyait jamais autrement, et qu'il rêvait de tenir un jour au bout de sa ligne. Seul le Mimile, vieux pêcheur du quartier, dont les mauvaises langues disaient qu'il était un peu braconnier, extirpait parfois de sa *benatte*, au bistrot du coin, certains de ces monstres à points rouges. Il narguait ainsi la population des pêcheurs, clients réguliers de l'établissement, dont les exploits halieutiques viraient à la chanson de geste au fil des apéros... Le Mimile ne buvait pas moins, il pêchait mieux ! Il se gardait d'ailleurs bien de dévoiler ses secrets, non par souci de préserver l'espèce, mais parce qu'il s'était approprié la rivière depuis longtemps et qu'il n'était pas d'un naturel « partageux »...

Le déversoir tenait toujours debout, mais sa surface était très dégradée. La cuvette était encombrée d'objets et déchets divers : des fûts de plastique bleu flottaient près d'un matelas partiellement éventré. Max était consterné et vaguement en colère. Comment en était-« on » arrivé là ?

En amont du seuil, l'Oriente s'écoulait dans une petite plaine jadis occupée par des prairies destinées à l'élevage et la production de fourrage. Max se souvenait des odeurs de foin coupé, des nuées d'insectes et du chant des grillons qu'il extirpait de leurs terriers en les taquinant avec un brin d'herbe. Les truites adoraient les grillons de juin... Les prés avaient fait place à des champs. Des résidus de récolte indiquaient qu'il s'agissait de maïs. Sous un abri rustique, un vieux tracteur fournissait l'énergie nécessaire à une installation de pompage dont la conduite d'aspiration plongeait dans la rivière. Au fond des champs, la ferme des Jouve remise à neuf. A proximité de la ferme, un gros tas de « quelque chose » recouvert

d'une bâche de plastique noir et couronné de pneus usagés, constituait un paysage du plus bel effet...Un long bâtiment, muni d'ouvertures étroites avait été ajouté à l'édifice principal. Il régnait une odeur « agricole », un rien désagréable.

Après la ferme des Jouve, il aurait du trouver le vieux moulin abandonné, autre terrain d'aventure de son enfance. La bâtisse à la toiture partiellement effondrée, servait d'habitat à des effraies qu'il dérangeait parfois. Rangées côte à côte sur les poutres qui subsistaient, les fantômes beiges et blancs bougeaient étrangement leurs grosses têtes rondes avant de s'envoler sans bruit. Un bâtiment industriel occupait l'emplacement des anciennes ruines. Société Krass... Le lieu semblait abandonné. Il longea la clôture de protection afin de poursuivre sa progression. L'usine avait intégré dans son aménagement les éléments hydrauliques du vieux moulin. L'ancien bief d'amenée d'eau pénétrait dans l'usine. Max chercha et trouva la sortie dans la rivière : un ouvrage muni d'une grille dont les barreaux retenaient des filaments blancs et roses semblables à ceux qu'il avait déjà vus à l'aval, au pied du ponceau.

Le soir venait, il était temps de faire demi-tour. La ballade à la rencontre des souvenirs tournait court. Le *développement* avait transformé un paisible cours d'eau en cloaque évacuant vers l'aval les résidus des activités humaines. Il se sentait presque responsable d'avoir laissé s'écouler toutes ces années dans l'ignorance des dégâts que subissaient les espaces de jeu de son enfance. Etait-ce là une manifestation des « dommages collatéraux » du progrès ? Etait-ce inéluctable ? Et d'ailleurs quel progrès ? A la faveur de ses activités professionnelles, Max avait constaté que les aventures de certains « chevaliers d'industrie » n'avaient souvent comme seul moteur que le profit ou la spéculation, au nom de la liberté d'« entreprendre » et des grands principes de l'offre et de la demande, ou de la « loi du marché ». En fait de progrès, les riches étaient toujours plus riches et les pauvres plus pauvres. Comme en témoignaient certains rapports officiels des Nations Unis, qu'il avait parfois parcourus rapidement, les inégalités n'avaient fait que s'accroître au cours des quarante dernières années. Beau progrès en vérité ! Bien que conscient de cette situation, Max s'était limité, jusque là, au rôle d'observateur, comme beaucoup de ses semblables. La fin du vingtième siècle avait, en effet, surtout exacerbé les individualismes, peut être par réaction à des idéologies privilégiant les actions collectives, mises à mal par les comportements douteux de certains de leurs défenseurs et des dérives totalitaires inhumaines.

En revenant vers son point de départ, tout en tentant d'éviter les pièges d'un chemin qu'il ne reconnaissait plus, Max décida de changer quelque peu le programme de ses activités pour les jours à venir. Il voulait tenter de comprendre pourquoi on avait massacré ce coin jadis si tranquille. Parvenu à sa voiture, il jeta un coup d'œil à ses chaussures maculées de boue qu'il essuya sommairement dans l'herbe du fossé. Puis il fila faire demi-tour aux Quatre Routes et gagna l'hôtel de l'Octroi dans lequel une chambre lui avait été réservée.

## *II Chabert*

L'hôtel de l'Octroi était vieillot mais confortable. Son décor ne semblait pas avoir changé depuis les temps où Max passait devant la grande entrée, en sortant du lycée. Situé non loin du champ de foire, c'était l'établissement préféré des éleveurs et marchands de bestiaux. Les jours de marché, l'hôtel était bondé. Mais depuis des années, les foires aux bestiaux avaient quitté la ville, et les transactions se faisaient ailleurs, de façon sûrement moins démonstrative. Peut être par *Internet* interposé. A l'époque, la *traçabilité* ne semblait pas poser problème... Désormais, l'hôtel s'endormait doucement dans le 21<sup>ème</sup> siècle. Max s'était renseigné sur sa fréquentation. Le barman lui avait indiqué que le gros de la clientèle était constitué d'anglais, attirés par la beauté des paysages et le coût réduit de l'immobilier. Un retour à un lointain passé, quand l'anglais se frottait aux hobereaux locaux...

Certains de ses amis d'enfance étaient restés au pays. Il avait eu parfois de leurs nouvelles, mais ne les avait pas revus depuis près de trente ans. Deux d'entre eux lui semblaient pouvoir l'aider dans son enquête sur l'Oriente : Chabert, fonctionnaire à la municipalité, et Mazureau, « marchand de biens ». Deux comparses d'autre fois, depuis la communale jusqu'au lycée. Chabert avait été un gamin astucieux capable de transformer une tondeuse à gazon en kart de compétition. Il était ingénieur des travaux publics. Fils d'une famille ayant fait fortune dans la chaussure, Mazureau ne s'était jamais posé beaucoup de questions quant à son avenir. Elève rigolard, un rien flemmard, c'était un concurrent très sérieux dans leurs concours de pêche. Il tenait, aujourd'hui une agence immobilière.

Lorsque Max les contacta, ses deux amis furent à la fois étonnés et ravis. Trente ans... Un très gros morceau d'une vie, celui des espérances de conquêtes diverses et des désillusions qui vont généralement de pair... A l'hôtel de ville, une hôtesse d'accueil lui indiqua que le bureau de Monsieur le directeur était au second. Chabert, Directeur Général des Services Techniques !... Debout, derrière son bureau encombré de dossiers, Chabert souriait l'air interrogateur :

- M... C'est toi ? Ca fait combien de temps ? s'écria t il en apercevant Max à l'entrée de son repaire administratif.



Max n'était pas moins étonné que lui. Il avait gardé le souvenir d'un adolescent maigrichon. L'homme qui lui faisait face était rondouillard, un rien « déplumé ». Tandis qu'ils échangeaient quelques propos résumant leurs trente dernières années respectives, il constata que le visage de son ami d'autrefois lui devenait de plus en plus familier. Miracle de la mémoire... Elle gommait peu à peu le travail du temps, rajeunissant les traits pour faire coïncider les images enregistrées jadis avec celles du moment.

Max lui parla de sa ballade sur les bords de l'Oriente, et lui demanda s'il pouvait lui donner quelques explications quant aux bouleversements qu'il avait constatés. Chabert haussa les épaules :

- Tu sais, c'est un peu partout pareil. Cela ne date pas d'aujourd'hui...Et c'est maintenant que tu t'en aperçois ? Qu'as-tu donc fait durant toutes ces années ?
- J'ai passé des heures au bureau, dans ma bagnole, dans des avions ou des trains. Quant à mes quelques jours de congés annuels, j'ai cédé à l'exotisme et je les passe dans les îles, comme tout le monde, non ? répondit Max.
- Parle pour toi ! La fonction publique territoriale paie modérément, et moi mes vacances je les prends au mois d'août sur l'Océan, comme la majorité des gens d'ici. A part cet enfoiré de Mazureau qui s'en va pêcher le saumon en Norvège ou en Ecosse, ou je en sais plus où. Il te racontera sûrement ça, c'est un de ses sujets favoris. Il a bien essayé, il y a longtemps, de m'embarquer dans ses aventures, mais il y a finalement renoncé. Moi, tu sais, la pêche... Je n'étais déjà pas fortiche quand on était mômes. Je vais de temps en temps taquiner la carpe dans l'étang de mon beau-père à Nixas, mais c'est pour lui faire plaisir, et les carpes ne risquent pas grand-chose.

Max insista sur le sujet de sa visite. Chabert semblait un rien gêné par ses questions. Il se décida malgré tout à lui donner quelques informations. Les lotissements de l'Oriente avaient vu le jour dans les années 70, afin de faire face à la demande d'habitat individuel des « classes moyennes ». La ville préfectorale, sans grande activité industrielle, avait vu sa population croître, tandis que se développaient des « services ». Une université avait ainsi été créée. Les établissements hospitaliers s'étaient agrandis. Des zones commerciales s'étaient développées à la périphérie, où la grande distribution avait érigé, comme partout, ses temples à la consommation, au grand dam des commerçants de quartier qui disparaissaient peu à peu. La ville avait poussé au détriment des campagnes voisines qui s'étaient dépeuplées, à un rythme

accru dans les années 80, en raison des crises successives de l'élevage. Les agriculteurs les plus proches des faubourgs avaient ainsi progressivement cédé leurs terres aux promoteurs, les organismes de soutien aux activités agricoles ne trouvant pas toujours de repreneurs, en raison de la taille réduite d'exploitations, qui n'avaient pas connu, comme en d'autres régions, le *remembrement*.

Ainsi les Rillac avaient-ils vendu leurs prés de l'Oriente, envahis aujourd'hui par des centaines de maisons, construites par tranches successives au fil des années. Chabert avait suivi les travaux et coordonné, en particulier, les opérations de voirie. Il avait fallu renforcer les réseaux d'eau potable, créer des systèmes de collecte des eaux usées et des eaux pluviales, rectifier et élargir certaines voies communales desservant les lotissements... Mais ce n'était là qu'un chantier parmi d'autres, dispersés aux alentours de la ville, au gré des opérations d'urbanisme des trente dernières années. Près d'un millier de personnes étaient venues s'installer sur les terrains de jeu de leur enfance : un gros village en quelque sorte.

Max lui parla de la conduite de béton débouchant dans l'Oriente et de ses effluents nauséabonds. Chabert précisa qu'il s'agissait du collecteur des eaux pluviales des lotissements de la vallée et que les écoulements constatés provenaient, sans doute, de branchements anormaux d'eaux usées. Il se lança dans des explications techniques visant à minimiser les responsabilités de la municipalité :

- Tu sais, dit-il, dans les opérations d'urbanisme, les équipements d'infrastructure sont réalisés en premier. Dans les lotissements, ces travaux sont exécutés le plus vite possible. Les équipements souterrains d'évacuation d'eau souffrent parfois des activités de construction qui suivent, et n'ont pas toujours été contrôlés à la fin des lotissements. L'urgence de construire l'a souvent emporté sur la qualité des infrastructures. C'est seulement depuis peu que l'on doit procéder à des visites approfondies de réception des ouvrages. Aujourd'hui, on réalise des explorations à l'aide de caméras et d'engins d'auscultation sophistiqués. Mais il y a quinze ou vingt ans il n'en était pas de même. Alors te dire que tous les réseaux des lotissements sont conformes à leur destination, je ne puis l'affirmer. Que des évacuations d'eau usée soient raccordées sur des conduites pluviales et vice versa, cela n'a en fait rien de surprenant. Le problème c'est de les localiser aujourd'hui. Pour les lotissements de l'Oriente, la question avait été soulevée il y a une vingtaine d'années, me semble-t-il,

par « La truite orientale », l'association de pêche de notre ancien quartier. L'affaire s'était finalement réglée à l'amiable. Et puis les vieux qui tenaient l'« assoss » ont peu à peu disparu et n'ont pas reçu le renfort des nouveaux venus pour lesquels la rivière n'avait plus l'attrait qu'elle avait eu pour nous. Je ne sais même pas si l'association existe encore...

- Alors personne ne fait rien ? demanda Max.
- Pas exactement ! *L'Agence de l'Eau* s'intéresse, en particulier, aux cours d'eau périurbains et elle est au courant de la situation actuelle de l'Oriente. Les directives européennes et la loi sur l'eau de 92 constituent un cadre réglementaire pour ces questions. Nous sommes théoriquement tenus de résoudre le problème avant 2015, mais les urgences ne manquent pas alors que les moyens font défaut... Une exploration de conduite revient entre 3 et 5 euros du mètre et il y en a des kilomètres à faire ! Et quand bien même on aurait repéré les anomalies, leurs réparations sont rarement simples et nécessitent des travaux généralement coûteux.
- Bref, répondit Max, c'est la rivière qui est sacrifiée !
- Tu ne peux pas dire cela Max. Il n'y a pas de volonté délibérée d'en arriver là. C'est la simple conséquence d'une certaine ignorance, pendant des années, des impacts environnementaux de nos activités. Tu sais, lorsque j'étais à l'Ecole des Travaux Publics, j'ai eu des tas de cours de construction, de génie civil et autres, mais pas grand chose en *écologie* ou en *environnement*. A l'époque, on se méfiait même de ces disciplines un peu « littéraires », dont les maths et la physique étaient essentiellement absentes. Cela ne semblait pas très sérieux. Le genre « leçon de choses » de la communale. Tu te rappelles du père Fraysse qui nous faisait marrer avec les avatars de la grenouille ! C'est en fait au cours de mon boulot que j'ai découvert les impacts environnementaux de l'urbanisation. Et encore, c'est parce que j'ai débuté comme « subdi » au service eau et assainissement de la ville. J'ai des collègues qui ont fait leur carrière aux transports ou à l'urbanisme et qui ont mis des années à réaliser que leurs activités pouvaient polluer la flotte.
- Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'Oriente soit malade aujourd'hui, conclut Max l'air consterné.
- C'est vrai que la prise de conscience est plutôt récente. J'ai fait moi même des stages de formation dans les années 80 au cours desquels on croyait à peine certains conférenciers qui nous parlaient déjà de pollution des eaux pluviales...

- Et alors ? C'est sérieux ou pas ? demanda Max.
- Je ne suis pas spécialiste de la question. Je lis de temps à autre des papiers dans nos journaux associatifs ou des notes techniques de l'Agence de l'Eau, mais la question me semble aujourd'hui évidente. Tiens, je me souviens de l'un de ces conférenciers qui racontait que le ministère américain de l'environnement avait trouvé un slogan pour inciter les collectivités à s'intéresser au problème. Cela disait à peu près : « *Quand une ville prend un bain, que faites vous de l'eau sale ?* »
- Mais encore ? questionna Max interloqué.
- Cela veut dire mon vieux Max que lorsque tu prends un bain, il y a de grandes chances pour que ton eau de barbotage soit finalement dirigée vers une station d'épuration pour y être traitée avant d'être rejetée quelque part ; alors que les eaux de ruissellement d'un parking lessivé par la pluie seront généralement envoyées directement vers le cours d'eau le plus proche. En gros cela reviendrait à dire que tu es plus sale qu'un parking !
- Tu déconnes ou quoi ?
- Pas du tout ! Tu peux facilement imaginer ce que produit l'activité d'une ville sur des espaces réduits. Les bagnoles laissent derrière elles des résidus de toute nature : pneus, plaquettes de freins, graisses, fuites d'huile et de carburants, usure des pièces métalliques, des peintures et j'en passe... Mais il n'y a pas que les bagnoles, il y a aussi les résidus de combustion de nos chauffages, des poussières diverses résultant de l'érosion des voiries par la circulation ou des bâtiments par les pluies ou venant de chantiers ou de l'activité industrielle. Au mètre carré, cela ne fait peut être pas des tonnes par an, mais les eaux de ruissellement concentrent toutes ces cochonneries jusqu'à un cours d'eau qui supporte plus ou moins bien la mixture...
- C'est effrayant ton histoire ! Et toi tu sais, tu as des responsabilités et tu ne fais rien ?
- Doucement Max, nous sommes tous responsables ! répondit Chabert. Moi, j'en parle parfois aux réunions de direction du lundi. Les conseillers municipaux sont au courant. Il y a même quelques élus écolos qui de temps à autre « mettent un peu la pression », mais ils ont bien d'autres sujets à se mettre sous la dent, et en plus, ici, ils sont dans la majorité... Tu vois, je dirais que les choses ont plutôt évolué favorablement ces dernières années. Nos règlements d'urbanisme imposent désormais, aux propriétaires d'espaces commerciaux ou industriels, la construction d'ouvrages spécifiques destinés à réduire les impacts environnementaux des eaux pluviales. Mais cela n'a pas été

facile de convaincre les élus de prendre ces décisions dans une région où le travail se fait rare. On a simplement pas mal de retard, mais pas plus qu'ailleurs.

- Et pendant ce temps là, les rivières meurent conclut Max.
- Pas toutes, mais c'est vrai que toutes sont plus ou moins touchées. Pas mal de gens sont malgré tout à leur chevet. Tu te souviens du Pissarou, le ruisseau qui traversait le pré des Jaumes et où l'on attrapait des écrevisses, enfin où « tu » attrapais des écrevisses ? Eh bien j'ai appris que des biologistes de la fac l'étudient depuis quatre ou cinq ans. Il y resterait encore quelques poissons plus résistants qu'ils analysent périodiquement. Il paraîtrait qu'il vaudrait mieux ne pas les mettre dans son assiette !...
- Dis-moi Pierre, c'est quoi cette usine qui a pris la place du vieux moulin en face de la ferme des Jouve ?
- Ca mon vieux, c'est une autre histoire, mais elle n'a pas contribué à améliorer la situation de l'Oriente...
- Raconte insista Max.
- Bon, je n'ai pas personnellement suivi ce dossier à l'époque et je n'ai que des informations partielles répondit Chabert. Comme tu le sais le pays n'a pas une activité industrielle débordante. Tu te rappelles que ton père disait que c'était de la faute des « socialos » qui tenaient la mairie depuis la Libération et qui craignaient d'être supplantés par les « cocos » ! C'est plutôt marrant dans une région où les luttes sociales ont été en pointe au 19<sup>ème</sup> siècle ! Les frères ennemis du Congrès de Tours de 1920 ! Mon beau-père, qui est de droite, en rigole encore... Toujours est-il que dans les années 80, avec la montée du chômage, la municipalité et les organisations consulaires locales ont tenté d'attirer des entreprises. Celle que tu as vue est venue à cette époque. Une société allemande, spécialisée dans la production d'éléments de base pour l'industrie des cosmétiques. Elle traitait, entre autres, des graisses animales. Si ces dames savaient ce qui entre dans la fabrication de leurs crèmes de beauté, elles s'en tartineraient moins la tronche !
- Épargne-moi ton numéro de macho de pointe et raconte-moi la suite ! insista Max.
- Rien que du très classique mon vieux Max, et qui plus est, des choses que tu connais mieux que moi si j'en crois ta profession.
- Moi je m'intéresse aux aspects juridiques et financiers, pas aux procédés de fabrication se défendit Max.

- Précisément mon vieux, précisément, répondit Chabert un rien narquois. Les allemands ne sont venus qu'en raison des avantages fiscaux qui leur étaient accordés et du faible coût de la main d'œuvre dans la région. Ils créaient une quarantaine d'emplois. Une aubaine ! L'usine avait besoin d'eau, la remise en état des équipements du moulin limitait les investissements, sauf que l'on manquait d'espace pour traiter les déchets. Les industriels ont prétendu que les eaux de lavage ne pouvaient pas nuire à la rivière. On a fermé les yeux malgré les mises en garde de l'Agence de l'Eau, et ils ont obtenu des dérogations assorties d'un délai pour la réalisation d'un système de traitement avant rejet dans l'Oriente. Au début, cela s'est semblé-t-il pas trop mal passé. Et puis ils ont commencé à augmenter leur production et la rivière s'est mise à charrier parfois des déchets : des résidus de boyaux de porcs et autres animaux. Les pêcheurs ont bien sûr protesté et des constats ont été établis par les gardes. Des « mises en demeure » ont même été prononcées, sans succès, car les industriels, menaçant de fermer l'usine, ont chaque fois obtenu des délais supplémentaires. Et puis, il y a quelques mois, ils ont finalement plié boutique prétextant des coûts de transport trop élevés. Ils seraient aujourd'hui au Sénégal !
- Je connais effectivement ce genre d'affaire indiqua Max. C'est devenu assez fréquent aujourd'hui. C'est l'un des effets pervers de la mondialisation des marchés. Finalement, ces machins roses et blancs que j'ai vu jusqu'au pont des Rillac venaient de chez eux...
- Ils descendaient bien au-delà à l'époque de la pleine production. Tu te souviens du Mimile, cela le rendait enragé. Il prétendait qu'il avait vu ces déchets jusqu'au confluent de l'Aronce et de l'Oriente, à la chapelle Saint Brecy. Cela fait plus de dix kilomètres. Maintenant, le Mimile exagérait toujours quand il s'agissait de pêche. On ne sait d'ailleurs pas trop s'ils ne lâchaient pas autre chose que des résidus de bidoche. Ce qui est sûr, par contre, c'est que les truites ont commencé à se faire rares, et je ne suis pas certain qu'il en reste encore aujourd'hui. Bon, tu m'excuses Max, j'ai une réunion à la préfecture. On vous attend à la maison jeudi soir Mazureau et toi, c'est arrangé avec lui. Salut Max.

Max pris congé de Chabert. Ces quelques instants passés en sa compagnie avaient été très instructifs. Max pensa que son ami avait raison quand il disait : « *Nous sommes tous responsables* ». L'Oriente n'était finalement que le réceptacle des résidus de nos modes de vie. Nos voitures, nos maisons, nos chauffages, nos productions se soldaient par ce résultat :

« tout à l'Oriente », comme jadis « tout-à-l'égout » ! Et d'ailleurs, c'était ce qu'était devenue la rivière, un égout... Les déchets de nos agitations sectorielles désordonnées aboutissaient finalement dans l'Oriente chargée d'y mettre bon ordre au prix de son statut de rivière. Tout à l'Oriente et plus loin « vers l'aval », grâce au bon vouloir de la gravitation universelle ! Et puis, à coté de cette responsabilité collective inconsciente, quelques malfaisants individuels, chasseurs de primes et de profit sans frontière, entraînant dans leurs exactions des élus et des responsables administratifs, a priori soucieux du bien être de leurs concitoyens, au prix de quelques sacrifices environnementaux, jugés « mesurés » parce que, croyaient-ils, localisés. Ils oubliaient simplement qu'un peu plus loin, vers l'aval, leurs semblables faisaient de même, avec le même souci du devoir accompli. Quel gâchis !...

Max rejoignit l'hôtel de l'Octroi et demanda à la réception s'il pouvait disposer d'une connexion Internet. Le réceptionniste sourit d'un air moqueur et lui précisa que depuis des années, grâce à sa clientèle anglaise, l'hôtel s'était doté de ce genre de commodité. Max n'eut aucune peine à trouver le site de l'Agence de l'Eau. Après avoir déjeuné sur place, il passa le début de l'après midi à explorer des *liens* divers et des *bases de données*, prenant des notes comme un étudiant préparant un exposé. Finalement, le « progrès » ne générait pas que des catastrophes comme l'Oriente, il permettait aussi de savoir qu'elle n'était pas unique ! Les tableaux et les cartes annuels de l'organisme attestaient en effet d'une dégradation généralisée de la qualité des eaux des rivières de la région. Un peu partout, cette qualité était jugée « passable », voire « mauvaise », sur des parcours parfois importants, et dans des contrées pourtant, se souvenait-il, peu habitées. Si certains indicateurs de pollution étaient explicites, comme les nitrates, de nombreux autres, sous formes de sigles, lui étaient inconnus. Mais les *moteurs de recherche* et Internet autorisaient désormais l'acquisition solitaire de connaissances aussi diverses que variées.

Il avait rendez-vous avec Mazureau en fin d'après-midi et décida, en attendant, d'aller faire un tour à la chapelle Saint Brécy située à la confluence entre l'Oriente et l'Aronce. Datant du XII<sup>ème</sup> siècle, la chapelle était un très ancien lieu de pèlerinage. Le saint homme du coin y aurait jadis accompli des miracles. Cultivant, par tradition familiale, un anticléricalisme modéré, Max n'avait jamais cherché à connaître la nature de ces miracles. Ses copains et lui venaient parfois jusqu'ici en vélo, pêcher les goujons, forts nombreux sur les bancs de sables à la rencontre des deux rivières. Rentrant dans l'eau jusqu'à mi-cuisses, ils remuaient le sable avec leurs pieds et pêchaient dans le nuage en suspension qui résultait de cette agitation. Les

fritures étaient souvent belles. Le coin était d'ailleurs réputé. Ils y avaient souvent rencontré un pêcheur professionnel qui prenait les goujons à l'épervier et alimentait les restaurants des bords de l'Aronce. Ils admiraient la technique du pêcheur et le vol du filet plombé au-dessus de l'eau.

Le site était parcouru de nombreux ruisseaux venant des collines voisines et ceinturant la chapelle. Au printemps, des petites lamproies blanchâtres, les *chatouilles*, apparaissaient dans les ruisseaux. Ils s'amusaient à les attraper à la main. Les petits poissons s'accrochaient à leurs doigts par leur bouche en ventouse. C'était, disait-on, l'un des secrets du Mimile pour capturer les grosses truites, mais eux, n'avaient jamais essayé.

Le coin avait pas mal changé. Un grand parking s'étalait devant la chapelle. Des ponts en béton enjambaient les ruisseaux. Des tables et des bancs étaient disposés ici ou là, tourisme oblige...Le lieu était cependant bien entretenu et les abords du confluent dégagés. Max s'approcha. Les eaux des deux rivières étaient sombres et les bancs de sable, s'ils existaient toujours, n'étaient plus visibles. Des sacs de plastique aux couleurs d'un grand distributeur étaient accrochés dans les ronces des berges plongeant dans l'eau. Les rivières semblaient en sommeil. Max flâna encore quelques instants le long des ruisseaux. Leurs débits lui semblèrent ridicules et il pensa que les lamproies ne devaient plus les emprunter depuis longtemps. Il rejoignit le parking et partit à la rencontre de Mazureau.



### *III Mazureau*

Max stationna devant « L'Immo des Monts », l'officine de son ami d'enfance. La devanture présentait un échantillon d'affaires immobilières toutes qualifiées de « rares » ou d' « exceptionnelles ». Ce vocabulaire convenu le fit sourire. Qui aurait, en effet, souhaité acquérir un bien « médiocre », « douteux » ou « sans intérêt » ? « L'Immo des Monts »...Mazureau ne semblait pas avoir beaucoup changé depuis le lycée ! Le nom de l'enseigne sonnait comme une mélodie africaine accompagnée au tamtam...

Max poussa la porte d'entrée de l'agence. Une jeune femme assise derrière des écrans d'ordinateur leva la tête en souriant.

- Je peux vous renseigner ? demanda-t-elle.
- J'ai rendez-vous avec Monsieur Mazureau, répondit Max.
- Qui dois-je annoncer ?
- Max, je suis un ami.

La jeune femme décrocha un téléphone.

- Monsieur Mazureau, un Monsieur Max vous demande.

Une porte s'ouvrit presque aussitôt et Mazureau apparut. Grand, grisonnant, la cinquantaine sportive, portant un costume élégant, Jean Mazureau s'avança les bras ouverts, souriant :

- Max, vieille noix, je n'y crois pas !

L'accolade fut virile et sincère. Mazureau recula un peu, dévisageant son ami.

- Bon, tu as quand même un peu changé, dit-il, mais il n'y a pas de doute, c'est bien toi ! Que fais-tu par ici ? Viens dans mon bureau me raconter ça.

Le bureau en question était du genre « j'ai pas mal réussi »... Une large baie vitrée permettait de découvrir le Pont Vieux et les quais de l'Aronce qui traversaient la ville. Derrière son bureau d'acajou, Jean semblait ravi de revoir Max. Avant même qu'ils n'en viennent aux souvenirs, il dit en souriant :

- Un petit scotch ? J'ai un quinze ans d'âge, tourbé comme il faut que j'ai découvert à Portree il y a des années. Depuis j'y suis abonné...
- N'est-ce pas un peu tôt pour le scotch ? s'inquiéta Max.
- Il n'y a pas d'heure pour un bon scotch, répondit péremptoirement Jean, en faisant pivoter son fauteuil pour ouvrir un meuble de style anglais, découvrant un bar plutôt bien garni.

Il versa deux doses d'un liquide de belle couleur et tendit un verre à Max.

- C'est ma ration pour une semaine ça ! dit ce dernier. Je conduis et je ne voudrais pas avoir de mauvaise surprise en rentrant à l'hôtel.
- Il est clair que les routes sont de moins en moins sûres de nos jours plaisanta Jean. Mais tu n'es pas encore parti et le bon scotch s'évapore vite ajouta-t-il en riant.

Ils bavardèrent un peu, résumant leurs vies, se rappelant de joyeux moments de leur adolescence : les farces de lycéens, les boums, les bals de campagne, les filles, les copains... Max se demandait pourquoi il n'était pas revenu plus souvent. Mais il se dit que les souvenirs, même heureux, ne pouvaient être consommés qu'à dose homéopathique. Il raconta à Jean sa promenade sur les bords de l'Oriente, sa visite à la chapelle. Jean ne souriait plus.

- Tu sais, Max, tout ça c'est plutôt moche. J'ai vu arriver progressivement tout ce que tu as découvert un peu brutalement. Après ton départ, j'ai continué à pêcher l'Oriente. C'était une belle rivière. J'ai même cuisiné le Mimile pour lui arracher deux ou trois secrets et j'ai fini par prendre, comme lui, des bestioles qui passaient le kilo. Les changements n'ont pas été rapides. Lorsque les premiers lotissements sont sortis de terre, ils étaient encore assez loin de la rivière. Ca s'est gâté avec l'arrivée de l'usine qui s'est installée au moulin en face des Jouve. A l'époque, j'ai donné un coup de main à la « Truite orientale » où je prenais mon permis. J'avais même pensé briguer un jour la présidence de l'association. Mais les dirigeants se sont laissés embobiner quand on leur a dit qu'ils ne pouvaient pas s'opposer au progrès. Ils ont accepté des arrangements. Le père Castex, le buraliste de la rue Chautrey, le père de Nicole, tu te souviens de Nicole... Eh bien le père Castex, qui a longtemps été président, s'était mis dans la tête de compenser les dégâts en lâchant des truites arc-en-ciel à l'ouverture !...J'ai participé à deux ou trois A.G. où ça a chauffé sérieusement. Castex expliquait que la pêche ne pouvait être un frein au développement de la ville. Que c'était peut-être un loisir, mais qu'il pouvait être organisé, comme beaucoup d'autres,

et, pourquoi pas, être source d'activité économique. Il citait la Norvège ou l'Ecosse. Moi, à l'époque, je n'étais pas encore allé dans ces pays là et je ne pouvais pas faire de comparaison. Aujourd'hui je sais que là où la pêche sportive est effectivement une source de revenus, tout est mis en œuvre pour protéger les cours d'eau contre les agressions de nos activités. En commençant par la pêche elle-même qui est hyper réglementée, et qui n'est pas à la portée de toutes les bourses, je te prie de le croire...

- Belle conquête sociale, en vérité, qui réserve à quelques pêcheurs fortunés des espaces de loisir autrefois ouverts à tous ! commenta Max.
- Faut savoir ce que l'on veut ! Protéger certains espaces naturels ou les livrer au tourisme de masse jusqu'à leur saccage généralisé, rétorqua Jean.
- C'est le retour des privilèges féodaux en quelque sorte...
- Pas tout à fait, répliqua Jean, c'est désormais le fric qui opère le tri entre les candidats, plus la naissance ! Et tu sais, Max, du fric il en faut pas mal pour protéger et aménager une rivière à truites ou à saumon....Aujourd'hui, on accuse souvent, à juste titre d'ailleurs, l'agriculture, l'industrie ou les villes d'être responsables de la dégradation généralisée de la qualité des eaux. On passe souvent sous silence le rôle de certaines activités de loisir. La pression de pêche peut être excessive sur certaines rivières fragilisées par d'autres agressions, ou surexploitées parce qu'elles sont parmi les dernières à héberger des espèces « nobles ». Depuis quelques années, *le tourisme vert ou fluvial* s'est considérablement développé. Les berges de certains cours d'eau en juillet et août sont presque aussi peuplées que les plages de l'Océan. Et dans le midi, je ne te dis pas...
- Mais les gens ne font rien de mal au bord de l'eau protesta Max.
- Que tu dis ! Je ne prétends pas qu'ils agissent par malveillance, mais plutôt par simple ignorance de la fragilité des milieux qu'ils fréquentent. Tu sais, les baignoires, les installations plus ou moins efficaces de traitement des eaux usées des campings, les effluents des guinguettes et autres restos, les décharges « sauvages », et j'en passe, ce n'est pas nécessairement très bon pour des cours d'eau à l'étiage en été. Sans parler de secteurs dans lesquels le moindre galet est retourné des dizaines de fois dans la saison ! Quand nous faisons de même, il y a trente ou quarante ans, sur l'Oriente, nous n'étions qu'une poignée à agir ainsi en toute ignorance. Désormais « ils » sont des milliers sur des kilomètres, parfois sur des tronçons, indispensables à l'équilibre biologique des rivières.

- Tu m'as l'air drôlement bien informé pour un marchand de biens. Donnerais-tu dans l'écolo ?le taquina Max.
- En fait, j'ai toujours été sensible à la protection des cours d'eau, comme mes copains du T.O.S.
- Le T.O.S., c'est quoi une secte ? demanda Max.
- T'es con ! « Truite, Ombre, Saumon », une association de « vrais » pêcheurs qui se bat pour préserver les rivières comme l'était l'Oriente autre fois protesta Jean.
- Bref, vous préservez vos intérêts en quelque sorte. On appelait ça du « poujadisme » il n'y a pas si longtemps...
- Dans un sens c'est vrai, mais pas seulement. On en reparlera. Mais pour en revenir aux méfaits de certains loisirs de l'eau, je pense que c'est à la fois une question d'éducation et de réglementation, dès lors que la fréquentation peut mettre en péril les cours d'eau. Tu sais, il existe encore, même chez nous, de belles rivières. Il n'y en a pas beaucoup, c'est vrai. Bien sûr elles attirent des gens qui ont des loisirs divers. Pour gérer ces derniers, on aménage des parcours spécifiques, et l'on évite ainsi de dresser les pêcheurs contre les adeptes du canoë ou de la baignade. Mais bien sûr tu trouveras toujours quelques partisans du loisir sans contrainte qui ne l'entendent pas de cette oreille, au nom du libre exercice de leur fantaisie. Tiens, par exemple, parmi ces jobards qui se jettent du haut des cascades dans des torrents encore préservés de la pollution générale, combien savent-ils qu'ils peuvent abîmer des équilibres écologiques fragiles qui ont mis des années et des années à s'établir ?
- Que veux-tu dire ?demanda Max.
- Que les lieux les mieux préservés des agressions humaines, sont en fait les plus fragiles. Escalader une cascade c'est souvent détruire des milieux sensibles et très utiles pour l'équilibre biologique de la rivière à l'aval. C'est comme ces grimpeurs, soit disant ivres de liberté, qui emmerdent les derniers rapaces qui supportent mal ces intrusions dans leur territoire, au point d'en abandonner leurs nichées...
- Bref, selon toi l'homme n'est pas le meilleur ami de la nature, conclut Max.
- Naturellement non ! répondit Jean. Mais après les grands mammifères, exterminés par la chasse ou la disparition de leurs habitats, ce sont désormais des espèces plus petites, plus banales, qui sont menacées de disparaître aussi, mais dans l'indifférence et l'ignorance si l'on n'en prend pas conscience.
- Bon, pour l'Oriente, il est évident que l'urbanisation et les industries mal contrôlées ont une part importante de responsabilité, mais la pression agricole a été réduite non ?

- Que tu dis Max, répliqua Jean. Il n'y a pas si longtemps, l'agriculture c'était, chez nous, de l'élevage en semi liberté sur des surfaces importantes. Cela a beaucoup changé. Mon métier m'a conduit à suivre les évolutions dans la région. Quand nous étions jeunes, les exploitations étaient plutôt modestes. Les paysans faisaient un peu d'élevage et de la polyculture et leur vie n'était pas facile. La relève familiale ne s'est pas bousculée et l'on a assisté, dans les années 70, à des reprises d'exploitations par des gens venus d'ailleurs. Par exemple, des normands ou des bretons, métayers de propriétés appartenant souvent à des parisiens. Ils sont venus avec d'autres habitudes. Tiens ça été le cas de la ferme des Jouve, reprise par des normands. Les Jouve faisaient de la viande de boucherie et laissaient leurs animaux dans les pâturages une grande partie de l'année ; les normands font du lait, à l'étable. Ils ont remplacé les prés par des champs. Engrais, pesticides, arrosages, rien de très bon pour la rivière... Tu sais, c'est un peu partout pareil dans le pays. Tu ne peux pas savoir le nombre d'affaires que j'ai faites avec les britishs !
- Ils se mettent à la terre ? demanda Max.
- Que non ! Ils reprennent les maisons. Les terres, elles, sont regroupées pour constituer des exploitations plus rentables sur lesquelles on fait du maïs, du colza ou d'autres productions que nous n'avons pas connues quand on s'amusait dans les prés de l'Oriente. Et je ne te dis pas ce que cela risque de devenir si le *biocarburant* devait être rentable... Les britishs ont d'abord attaqué le sud-ouest. Mais la flambée des prix fait qu'ils arrivent chez nous aujourd'hui.
- C'est reparti pour la guerre de cent ans ! plaisanta Max.
- Bien sûr que non, nous sommes amis maintenant. Et puis tu sais, dans certains villages qui se mouraient doucement, la population les accueille avec joie, surtout s'ils sont sympas.
- Finalement Jean, il n'y a plus grand-chose à faire maintenant. L'Oriente, ses truites, c'est un passé dépassé qui n'intéresse plus personne, conclut Max un rien désabusé.
- Sincèrement, je ne le crois pas. Rien n'est totalement irréversible, tant que la vie existe encore. Et si elle n'est pas très exubérante aujourd'hui, elle pourrait le redevenir. Bien sûr cela demanderait un effort collectif et probablement des moyens importants pour améliorer la situation. Chabert a du t'en parler. Je l'accroche de temps en temps sur le sujet, il n'aime pas trop... Mais il est très conscient et, par ses responsabilités, c'est un relais efficace auprès de ses collègues et des politiques. Et puis certains sont un peu plus avertis que la moyenne : des enseignants, des politiques, des membres

d'association de préservation des cours d'eau... Bien sûr, c'est sans doute une question de vitesse de réaction, et c'est vrai que les inerties sont nombreuses, car, à la fin des fins, il faut trouver des sous pour guérir le malade et prévenir ses rechutes. Tiens, toi par exemple, tu es chagriné parce que pendant que tu avais le dos tourné, on a salopé tes souvenirs, peut être vas-tu t'intéresser d'un peu plus près à ces questions...

- Je n'en serais pas surpris répondit Max. Je pense même que nous sommes très nombreux dans mon cas. C'est un problème d'information et d'éducation. En quarante huit heures, j'ai découvert sur les rivières plus de choses que durant les trente dernières années...
- Une révélation en quelque sorte, dit Jean en souriant.
- Je ne crois pas. Plutôt la sortie d'une sorte d'hibernation prolongée. Je pense que si j'étais resté au pays, comme toi, je ne me serais pas endormi. Tu sais, Jean, j'ai pas mal voyagé, et j'en ai vu des rivières dégeulasses, à Bangkok, à Buenos-Aires ou ailleurs. Mais ces images ne me renvoyaient pas à celles de mon enfance. Bon, je te quitte, il faudrait aussi que je pense à bosser un peu. Je dois visiter une petite entreprise de traitement de métaux qui intéresse une firme danoise. On se voit jeudi chez Chabert. A bientôt Jean.
- Salut Max. Je te laisse, tu connais le chemin, répondit Mazureau. Et puis, ajout-t-il en souriant, ne t'attarde pas avec Lise, elle est en ménage avec un jaloux...

Max regagna son véhicule et décida de faire un tour sur les quais de l'Aronce, dans les vieux quartiers de la ville. Autrefois bordés d'entrepôts et d'ateliers, les quais étaient aménagés en espaces de promenade. L'Aronce, jadis cours d'eau navigable, avait contribué à l'édification de la cité médiévale. Plus tard, son cours avait été interrompu par de nombreux seuils, utilisés par des moulins et des usines. La majorité des moulins avaient disparu ou changé de vocation, et le nombre des établissements industriels s'était réduit dans le courant du 20<sup>ème</sup> siècle. On prétendait que les saumons remontaient l'Aronce autrefois. Les historiens indiquaient même que les employés de certaines exploitations industrielles ou agricoles demandaient à ne pas avoir de saumon aux repas plus de 2 ou 3 fois par semaine... Il y avait belle lurette qu'il n'était plus ainsi, même si, finalement, grâce aux élevages intensifs, ce poisson était désormais devenu un banal produit de consommation. Mais quel saumon... Nourri aux farines d'origines diverses, gavé d'antibiotiques, celui des étals d'aujourd'hui ne devait plus avoir grand-chose

de commun avec son lointain cousin remontant l'Aronce après quelques années passées dans l'Océan.

Max stationna sur l'un des parkings réservés aux promeneurs et partit faire un tour au bord de l'eau. Il faisait plutôt frais et les flâneurs ne se bouscullaient guère. Quelques téméraires peu vêtus passaient en courant. Des « joggers » en tenues colorées. Le nombre des adeptes de cette activité s'était accru dans les années 80. Une pratique supposée bénéfique à la santé des sédentaires, et érigée en principe de vie par certains. Max s'était parfois étonné de les voir courir dans la capitale, aux heures de pointe de la circulation, quand la pollution de l'air atteignait son maximum, et qu'il eût été préférable de respirer au ralenti, derrière un masque filtrant... Des chiens et leurs maîtres en promenade et quelques couples venus flâner le long des berges dans un paysage peut être propice aux confidences.

Max regardait l'eau noire, sans vie apparente, sur laquelle passaient, de temps à autres, de petits îlots d'écume sale. Un groupe de cygnes domestiques évoluait doucement non loin de la berge, attendant sans doute quelque croûton de pain de la part d'un promeneur, comme dans bien des plans d'eau urbains. Le mobilier, les arbustes, les pelouses, les cygnes, les allées entretenues constituaient un décor artificiel paisible, parcouru par une rivière malade. Un cache-misère déresponsabilisant pour citoyens inconscients, dans leur très grande majorité, que leurs activités étaient l'une des causes de la maladie. Max, dans son cheminement au bord de l'eau, découvrait des exutoires multiples de conduites de dimensions variées : égouts, évacuations particulières venant sans doute d'immeubles, magasins ou ateliers voisins. Tout allait à l'Aronce... S'étant approché de l'un de ces exutoires, Max aperçut quelques poissons qu'il ne sut identifier. Il pensa qu'ils devaient trouver là leur pitance et qu'ils avaient du changer peu à peu leurs habitudes alimentaires, comme ces oiseaux de mer vivant désormais sur des décharges.

Max se dit qu'il ne resterait plus bientôt que quelques espèces animales, capables de se satisfaire des résidus des activités des humains. Était-ce irréversible ? Était-ce un mal dont l'homme pourrait avoir à souffrir un jour ? Il interférait de plus en plus dans la sélection des espèces. Mais cela ne datait pas d'hier. Max se souvenait, à ce propos des chroniques radiophoniques d'un conteur talentueux, expliquant les migrations vers l'ouest du moineau domestique. Venu d'Asie en Europe, en suivant les Huns, le petit « piaf » accompagnait les envahisseurs en se nourrissant des graines trouvées dans le crottin des chevaux de ces

cavaliers émérites, inventeurs du désherbant... Depuis, le moineau s'était sédentarisé dans les villes européennes, vivant des restes abondants de sociétés gaspilleuses, incapables au demeurant d'assurer une existence décente à certains de leurs enfants. Et cependant, Max se souvenait avoir lu récemment, dans un quotidien, que les moineaux semblaient disparaître. En Grande Bretagne, leurs populations auraient ainsi été réduites de près de 90%... Signe avant coureur de prochaines hécatombes ?

D'autres oiseaux s'étaient accoutumés aux espaces urbanisés comme ces pigeons ramiers d'ordinaires farouches dans leur habitat naturel, et déambulant, désormais, dans les parcs près des promeneurs ; ou encore ces rapaces ayant élu domicile sur le bord des fenêtres des buildings ou dans les clochers des églises, afin d'y guetter les souris et les rats, ces autres profiteurs de l'humanité. Toute une écologie urbaine, une sorte de cour des miracles animale dans laquelle la survie n'était qu'affaire de chance et d'adaptation.

Tout était allé si vite, en un peu plus d'un demi-siècle. Des centaines de millions d'années de lente évolution pour en arriver là ! Et si cette évolution s'accélérait brusquement en réponse à une explosion technologique humaine non contrôlée ? Max songeait ironiquement à ces monstres mutants hollywoodiens, en gestation dans les égouts des mégalofoles, à la génétique détraquée par des ingestions massives d'hormones et de molécules artificielles, abondamment rejetées dans le ventre des villes. Un futur de peurs hallucinatoires pour des populations en quête de bonheur ! Comme l'Oriente était jolie, pensait-il en regagnant sa voiture. Il jeta un regard nouveau sur son bolide de cadre sup, qu'il avait considéré jusque là comme un bel objet, instrument de liberté. Des chevaux inutiles en pagaie et de la fumée...



## *IV Le dîner*

Max avait partagé son temps à « surfer » sur le net à l'hôtel de l'Octroi, et à s'occuper de l'affaire pour laquelle il était revenu au pays. Lors de sa visite à l'entreprise, il s'était surpris à poser des questions sur l'état des équipements de traitement des rejets. Le propriétaire lui avait indiqué que son activité était très contrôlée et qu'il avait opté, une dizaine d'années plus tôt, pour un recyclage complet de ses effluents. Croyant Max réellement intéressé par des questions d'ordre technique, il lui avait expliqué que le procédé permettait non seulement d'éliminer des rejets très toxiques, mais également de récupérer une partie des produits utilisés dans son activité, et de réaliser, ainsi, une économie sur ses coûts de production. Max lui avait demandé si cette pratique était courante. L'industriel avait plus ou moins éludé la question, répondant que la « *protection de l'environnement* » était un sujet à la mode. Max n'avait pas insisté, craignant de soulever des problèmes techniques qu'il ne maîtriserait pas.

Il pensa que son attitude devait être celle de la majorité de ses concitoyens face à la complexité des « technologies » du moment et aux certitudes des experts en ce domaine. Seuls quelques teigneux, soupçonneux par principe, passaient le plus clair de leur temps à fustiger la « *technocratie* », responsable, selon eux, de tous nos maux. Max ne pouvait cependant pas leur donner tort, au regard des multiples scandales de ces dernières années, mais il n'était pas encore résolu à venir grossir leurs rangs. La « *technocratie* »...cible de nombreux humoristes. Dans les années 80 l'un d'entre eux disait que si l'on mettait des technocrates au Sahara, deux ans plus tard ils achèteraient du sable !...

Par contre, ces quelques jours passés au chevet de « sa » rivière l'avaient convaincu que ses blessures étaient sérieuses et que leurs origines étaient multiples et complexes. Il comprenait que leur guérison ne pouvait que nécessiter des actions coordonnées de la part de tous les responsables: qu'ils soient anonymes, comme « tout un chacun », ou parfaitement identifiés ou identifiables. Il était également convaincu, au regard de sa propre expérience, que l'ignorance générale était la cause principale des blessures constatées, même si certaines relevaient d'actions conscientes, dictées par des contingences économiques, faisant peu de cas de leurs conséquences environnementales.

L'ignorance... L'ignorance responsable de tant de maux depuis la nuit des temps. A l'heure de l'hyper communication numérique, cette situation pouvait sembler paradoxale. Et cependant, Max songeait que cette hyper communication devait finalement nuire à la communication elle-même. Non que « trop d'information tuât l'information », comme on l'entendait parfois, mais parce qu'un tel foisonnement favorisait la sélection des sujets, et que sans guide, ceux traitant de la protection de l'environnement avaient sans doute peu de chance d'être retenus par une majorité d'*internautes*. L'heure était à la spécialisation, façon collectionneur, et les sujets de « collection » ne manquaient pas...

Dans des sociétés de petits blancs bien nourris, cherchant désespérément le bonheur, les individus n'étaient pas, dans leur majorité, enclins à écouter les porte-parole de mouvements passant leur temps à annoncer un futur de catastrophes. « *Nous faire rêver* » semblait la profession de foi des publicistes, des « professionnels » de tout poil et autres « tour operators » ; profession de foi découlant de l'analyse sociologique de « *panels* » représentatifs des aspirations de nos concitoyens. Dans ce paysage, l'écologiste militant apparaissait, pour beaucoup, comme un emmerdeur monomaniac, dont les prophéties n'avaient rien de particulièrement planant.

Max avait périodiquement tendu l'oreille aux « cris d'alarme » de certains, face aux menaces du nucléaire, des pluies acides ou des gaz à *effet de serre*. Son optimisme avait freiné son adhésion à des thèses, d'ailleurs, souvent contestées par les « défenseurs du progrès », accusant les écolos de vouloir nous faire retourner « à l'âge des cavernes »... Ces dernières années, son attention avait été souvent attirée par des débats autour de certains concepts comme le *développement durable* ou la *biodiversité*. Au regard de ce qu'il avait constaté depuis les berges de l'Oriente, il mesurait le fossé entre ces concepts complexes et abstraits, et une réalité quotidienne plus tangible.

Le nom même de « développement durable », issu de l'anglais « sustainable development », lui semblait porteur de confusion. Alors que ce concept supposait d'entreprendre, dans le présent, des actions de nature à préserver le futur des générations à venir, sa traduction ambiguë pouvait être comprise comme la volonté de maintenir le développement d'aujourd'hui, sans limite dans le temps ; c'est-à-dire d'envisager une croissance continue et illimitée. Et certains ne se privaient sans doute pas de jouer sur ce contresens potentiel. « Quelle terre laisserons-nous à nos enfants ? » s'interrogeait Barry Commoner à la fin des

années 60. Aujourd'hui, malgré cette mise en garde, le constat n'était certes pas brillant. Que resterait-il à nos arrières arrières, et plus, petits enfants ?

La protection de la biodiversité lui semblait plus théorique encore, et relever d'une approche philosophique des relations de l'homme à son environnement vivant, qui, des végétaux aux animaux, partageaient le même espace vital. Il avait appris, jadis, que les espèces animales et végétales étaient soumises à de lents processus d'évolution. Plus ou moins chaotiques, selon les théories en vigueur, ils étaient dictés par des nécessités d'adaptation, conséquences d'un milieu terrestre naturellement changeant. Les paléontologues et les biologistes savaient, aujourd'hui, raconter des histoires passionnantes sur les origines de la vie. Mais ces histoires de l'évolution ne s'arrêtaient pas aux fossiles, elles se poursuivaient sous nos yeux avec une composante nouvelle, celle des conséquences des activités humaines. Depuis des années, des organisations de toutes tailles alertaient périodiquement l'opinion sur les menaces pesant sur certaines espèces animales ou végétales. Elles dressaient des bilans attestant de l'accélération de la disparition des espèces, magnifiant, par ailleurs, des opérations réussies de sauvetage de certaines d'entre elles.

Mais pourquoi vouloir protéger la biodiversité, lorsqu'elle était en concurrence avec l'homme lui-même, dans le partage de l'espace et des ressources ? Il se souvenait avoir lu, dans un journal satirique, l'exposé ironique des conclusions d'un programme de recherche en environnement d'un grand organisme scientifique national, conclusions selon lesquelles les colonies d'oiseaux des îles Crozet consumaient, en une année, autant de poissons que la flotte française de pêche en extrayait des océans pendant la même période...

La disparition des espèces n'était pas seulement le fait de quelques malades du trophée de chasse ou de pêche, ou de leur empoisonnement accidentel ou chronique, elle était également la conséquence de la concurrence entre ces espèces et l'homme, prédateur d'exception. Max se souvenait, à ce sujet, de l'interview d'un paysan de l'Aubrac à propos des tentatives de réintroduction du bison d'Europe dans cette région. Le paysan, le menton calé sur ses mains enveloppant l'extrémité de son manche de fourche, avait dit, l'air malicieux : « J'aimerais bien voir ce que ça va faire dans les maïs... ». En d'autres lieux, des bergers étaient exaspérés par les dégâts occasionnés par des loups ou des ours, et certains fauves, comme les lynx, étaient abattus par des imbéciles ou des chasseurs de grand gibier dont ils étaient des concurrents.

Le maintien de la biodiversité, pensait Max, ne pouvait guère se concevoir que dans un monde sans compétition entre les espèces, qu'il s'agisse de territoires ou de ressources. Un monde d'histoires pour enfants sages, dans lequel les gazelles dormiraient dans les pattes des lions...Ce monde n'existait naturellement pas, et les truites de l'Orient avaient fait les frais de cette compétition. Et cependant, l'évolution poursuivait sa course, entre le hasard naturel et celui né de l'ignorance des hommes, par technologies interposées. Des virus mutaient, semblait-il, sous nos yeux, tandis que des *organismes génétiquement modifiés* alimentaient de furieuses controverses et probablement nos assiettes... Max songeait que son propre métier n'était finalement qu'une conséquence d'une compétition généralisée. Ce constat l'attristait, mais il manquait encore de recul pour entrevoir une alternative. Quel merdier !...

Max avait acheté des fleurs pour la femme de Chabert. Il n'était pas emballé par ce dîner. Il avait été heureux de retrouver ses amis d'enfance, heureux de parler de l'Orient au travers de leurs souvenirs. Mais tant de temps s'était écoulé...Devrait-il céder au jeu des confidences et dévoiler des bouts d'un passé qu'il s'était efforcé d'oublier ?

La famille Chabert habitait une villa bourgeoise dans un lotissement récent au nord de la ville. Des allées de bitume, avec trottoirs, des murets, des clôtures, des haies d'arbustes bordant des parcelles et un éclairage urbain, comme dans n'importe quel quartier résidentiel. Un paysage artificiel tranquille. Au cours des trente dernières années, ce genre de lotissement s'était répandu dans toutes les villes de France. La « *maison individuelle* » avait été, durant cette période, l'une des aspirations principales des « *ménages* », et l'un des moteurs du développement économique. Max se demanda quelle superficie était couverte chaque année par ce type de lotissement.

Il avait toujours vécu dans des appartements, n'ayant pas de goût particulier pour le jardinage, une occupation que l'on disait très prisée des citadins. Quelles incidences sur l'eau pouvaient avoir ce type d'habitat et de pratiques ? Arrosage des gazons et des plantes d'ornement, engrais et traitements divers généreusement distribués faute d'une information préventive, peu favorable au commerce. Où s'en allaient les eaux après leur séjour dans les jardins ? Max se proposa de chercher des informations à ce sujet.

Il poussa un portillon, suivit une allée pavée jusqu'à la porte des Chabert et appuya sur le bouton d'une sonnette. La porte s'ouvrit et Pierre apparut, souriant :

- « Finis d'entrer », dit-il, Jean est déjà là.

Max suivit Pierre jusqu'au salon, salua Jean et tendit la main et son bouquet à la femme de Chabert. Ce dernier fit les présentations :

- Laure mon épouse, mon ami Max.
- C'est vous l'aventurier des affaires dit Laure en souriant. Pierre n'est pas avare de confidences quand il s'agit de sa jeunesse, mais il m'a raconté quelques uns de vos exploits d'antan...
- J'espère ne pas y figurer en mal répondit Max.
- Comme tous les hommes mariés, Pierre est un cachottier mon vieux Max plaisanta Jean. Dans ses confidences, il a du s'en tenir au stricte racontable !
- Arrête de déconner Jean, protesta Chabert. Que veux-tu comme apéro Max ? ajouta-t-il pour changer de sujet.
- Un scotch répondit Max, grâce à Jean, je me spécialise depuis mon retour au pays...

La conversation traîna d'un sujet à l'autre, du coût de la vie à la politique en passant par l'insécurité internationale et le développement local. Mazureau était volubile, le scotch aidant, et taquinait volontiers Chabert à propos de ses responsabilités municipales. Max écoutait, répondant évasivement aux rares questions de ses deux amis surtout occupés par leur présent. Lui appartenait à leur passé. Il se sentait comme un intrus près de ces deux là qui poursuivaient leurs joutes commencées sur les bancs de la communale. Laure venait de temps à autre, souriait et repartait préparer le repas. Chabert s'étant un instant absenté, Mazureau dit à Max sur le ton de la confidence :

- Pierre a rencontré sa femme sur une plage de l'Océan. Elle est sympa, mais elle l'a toujours cadré en craignant que je ne l'embarque. Elle n'aime pas trop les célibataires ! Ils ont bien essayé de me caser une bonne dizaine de fois. Fais gaffe à toi ça pourrait les reprendre...

Max haussa les épaules, tandis que lui revenaient des souvenirs déjà anciens. Chabert interrompit son début de rêverie.

- Mon vieux Max, Laure nous a préparé une petite bouffe locale : pâté creusois, truites à l'oseille et gâteau aux châtaignes, le tout arrosé de piquette de Vezou. Qu'en penses-tu ?
- Je me rappelle seulement des noms répondit Max... Mais les truites d'où viennent-elles ? La pêche est fermée non ?
- Du poissonnier Max, mais elles sont élevées au moulin Cazaux, dans une pisciculture alimentée par de l'eau de source et ce sont des farios, dit Pierre.
- Tu parles ! dit Mazureau, des farios en batterie oui ! Ils peignent les points rouges à la main avant de les mettre sur le marché.
- Ne soyez pas si taquin Jean, répondit Laure. Ces truites ont reçu un label de qualité. Les conditions d'élevage seraient voisines de celles que connaissent les truites sauvages.
- Foutaises ! répondit Mazureau péremptoire, ou alors ils ont réalisé une rivière sur des kilomètres. Les truites sauvages sont cannibales et agressives, et tout cela n'est pas bon pour le commerce... D'ailleurs la vente des truites sauvages est interdite.
- A table ! Le pâté va refroidir répondit Laure.

Le repas fut excellent. Max retrouvait des saveurs oubliées, faisant renaître des souvenirs. Le gâteau de châtaignes atteignit des sommets dans ces réminiscences proustiennes. C'était une des spécialités de sa mère. Il en mangeait souvent en hiver, en rentrant de l'école, dans la cuisine chauffée au feu de bois. Souvenirs... Ses amis poursuivaient leurs conversations. La piquette de Vezou associée au scotch semblait avoir quelque peu assommé Mazureau qui lui paraissait moins loquace. Finalement, à part quelques questions sur son métier, Max n'avait pas eu à faire face à ces confidences qu'il redoutait, comme si ses amis avaient compris qu'elles auraient pu le mettre mal à l'aise. Il ne leur en était que plus reconnaissant et se sentait bien en leur compagnie. Laure, assise près de lui, était également restée discrète, bien que faisant l'essentiel de la conversation. Elle lui avait parlé de ses enfants qui avaient, comme lui, quitté le pays. Sa fille était professeur de physique dans un lycée de la région parisienne et son fils ingénieur dans une usine chimique de Rouen. Max écoutait, posant quelques questions plus par politesse que par réel intérêt.

Chabert prétextait qu'un bon coup de prune « ferait du bien ». Mazureau ne dit pas non, semblant avoir récupéré. Puis, se tournant vers Max, il lui demanda :

- Dis moi Max, tu as vu l'Oriente. Cela me désole aussi. Que dirais-tu si l'on tentait de la guérir ?
- Tu es sérieux ? demanda Max.
- Absolument ! J'y ai souvent songé autrefois, mais le père Castex et ses emmerdeurs faisaient de l'obstruction. Te revoir parmi nous m'a à nouveau donné envie de faire quelque chose, et les cons ont disparus. Qu'en penses-tu ?
- Faut voir répondit Max dubitatif.

Max avait aimé son métier, ses imprévus, son caractère non routinier, mais il avait fini par prendre conscience qu'il lui avait consacré tout son temps. Il pensa à Pierre et à sa femme et les envia un peu. Quel sens avait-il donné à sa vie jusqu'ici ? Il avait travaillé pour d'autres, sans réellement connaître, ni chercher à connaître, les conséquences de ses actions. Pire, il les soupçonnait, depuis quelque temps, d'avoir été souvent implicitement complices de drames sociaux nés des fusions, restructurations et autres rachats qu'il avait conseillés. Il avait gagné pas mal d'argent, et le cabinet dont il était copropriétaire était plutôt florissant. Au cours des dernières années, après son cinquantième anniversaire, il avait parfois envisagé de « lever le pied », voire de s'arrêter. « Lever le pied » n'était pas possible, ses associés, plus jeunes, s'y opposaient, arguant que la concurrence ne le permettait pas. Quant à s'arrêter, encore aurait-il fallu savoir « pourquoi faire ». Et Max n'avait pas encore trouvé de réponse. La proposition d'après boire de Mazureau, ne lui sembla pas, finalement, aussi saugrenue que cela.

- Tu es vraiment sérieux Jean ? demanda-t-il à nouveau.
- Et comment ! répondit ce dernier. Tu crois vraiment que j'irais faire le mariole en Ecosse ou en Autriche s'il y avait encore des truites dans l'Oriente ? C'est sympa les voyages, mais si tu savais, et tu le sais, comme j'ai aimé l'Oriente...

Mazureau avait la sincérité que l'excès de boisson provoque parfois. Max était presque ému.

- OK. Jean ! mais on fait quoi ? C'est toi le spécialiste après tout, dit-il.
- On fonde une assoss. C'est facile, il suffit d'être trois. Tiens ! on pourrait l'appeler l'Oriente Exprès !
- Je croyais que tu étais sérieux, dit Max l'air consterné. Et tu me sers du Vermot d'une très mauvaise année !
- Mais je le suis ! protesta Jean. Je le suis Max ! Tu ne peux savoir à quel point cela me ferait plaisir de faire quelque chose avec toi. On s'y recolle, comme quand on avait vingt ans. Dis-moi que tu es d'accord. Moi, tu sais, je finis par m'emmerder. Vendre

des fermes à des britishs ça va un temps, mais ça lasse. J'ai du blé, mais pourquoi faire ? Changer ma bagnole tous les mois ? Cavaler après un saumon en Alaska ? Ras le bol ! D'abord cela devient aussi fréquenté que les Champs Elysée. C'est plein de gros cons de ricains pleins aux as qui en plus font chier les ours ! Tu vois, je pourrais même céder mon affaire à Lise, ma secrétaire, elle connaît aussi bien le boulot que moi. J'aurais du faire comme Pierre, me marier, avoir des gosses et leur apprendre à pêcher le goujon comme on faisait...

Mazureau avait l'air sincère et semblait ému. Max se sentait vaguement heureux, comme si quelque chose venait de bousculer son quotidien pour lui offrir d'autres perspectives.

- Bon, dit-il, on commence par où ?
- Mais je te l'ai dit. On crée une assoss avec pour objectif le sauvetage de l'Oriente. On embarque Pierre avec nous. Il connaît bien la question du côté des collectivités locales. Moi je m'occupe des problèmes agricoles et toi, avec un peu d'entraînement, tu devrais être bientôt incollable sur les aspects juridiques. Coté industrie, pas de problème, j'ai un pote à la direction régionale, un pêcheur comme moi. Même s'il ne souhaitait pas prendre une part active, il pourrait nous fournir des tuyaux. Et puis tu sais, il y a encore quelques vieux copains d'autrefois qui sont restés au pays ou qui y sont revenus. On les voit de temps en temps avec Pierre. Tu te rappelles du Jeannot Couderc, le plus brigand d'entre nous ? Il vient de terminer sa carrière de commissaire de police ! Il a du faire une dizaine de postes. Il est de retour depuis un an. Il est à la retraite et a repris la maison de ses vieux. Cela pourrait l'occuper. Il est divorcé et son fils est quelque part en Afrique.

Max écoutait Jean. Il se félicitait d'avoir pris le dossier de l'affaire qui l'avait conduit ici. Chabert entra, et devant les mines réjouies de ses deux amis demanda :

- Qu'est-ce que vous comploter tous les deux ?
- Tu ne crois pas si bien dire répondit Jean. On vient de reconstituer le club des Belous...
- C'est quoi cette connerie ? demanda Pierre inquiet.
- Quelque chose de très sérieux répondit Jean. On part en campagne pour sauver l'Oriente et on espère que tu es des nôtres.
- Quand je dis c'est quoi cette connerie, je veux dire c'est quoi cette connerie !



- Du sérieux Pierre. On vient de fonder une assoss. Tu en es le secrétaire, Max le trésorier, et moi bien sûr le président.

Jean résuma la proposition qu'il avait faite à Max. Un rien décontenancé au début, Pierre semblait intéressé.

- Mais ce n'est pas une mauvaise idée finalement, dit-il. Le maire pourrait même être ravi d'apporter son soutien, depuis le temps qu'il cherche une occasion de se faire bien voir des écolos...Mais il faudra y aller mollo quand même, on n'a pas que des copains sur ce coup.

Les trois amis poursuivirent quelque temps leur rêverie. Laure les observait, amusée. Tandis qu'il prenait congé, elle s'approcha de Max et lui dit :

- J'ai été très heureuse de vous connaître. Cette idée d'association me semble excellente. Cela distraira Pierre. Même s'il n'en dit rien, je sais qu'il s'ennuie un peu depuis que les enfants sont partis. Bonsoir Max, et soyez prudent en rentrant.

Max roula doucement jusqu'à l'hôtel de l'Octroi. Il était enchanté de cette soirée qu'il avait craint d'être ennuyeuse. Le temps n'avait pas effacé l'amitié, malgré toutes ces années d'absence. La prunelle aidant, il s'endormit presque aussitôt et rêva de l'Orient...

## *V Paris*

Max quitta l'hôtel de l'Octroi le lendemain du dîner chez Chabert et rentra à Paris par l'autoroute. Dans son cocon d'acier sophistiqué, il écoutait de vieilles chansons de Tom Waits dont la voix éraillée semblait propice aux interrogations existentielles. Cette sorte de pèlerinage sur les bords de l'Oriente l'avait plus secoué qu'il n'aurait pu le croire. Le temps s'était enfui si vite. Qu'avait-il fait de sa vie ? Il avait eu des relations, mais pas d'amis, de ceux avec qui l'on peut partager autre chose que les fluctuations du CAC 40. Il avait eu des liaisons, des histoires d'amour pas très solides, et s'était habitué peu à peu à vivre en solitaire, se consacrant à un travail envahissant, dont il n'avait pas cherché à connaître l'utilité réelle, en dehors de celle de le faire vivre sans souci matériel. Mais n'était-ce pas là le sort de bien des gens, obnubilés par la fièvre de la consommation ?

Pourquoi avait-il oublié l'Oriente ? Quelles plus grandes joies avait-il connues que ces matins lumineux au bord de l'eau, lorsqu'il se sentait si bien sans trop savoir pourquoi ? Pourquoi avait-il oublié l'Oriente, ce coin de paradis aujourd'hui broyé par l'agitation d'hommes qui n'avaient pas su, ou pire pas voulu, le percevoir ? Pouvait-il en être autrement ? En traversant la banlieue, Max, pour la première fois, prenait conscience de l'ampleur de l'urbanisation, et se souvint des propos de Chabert. Comment imaginer qu'il puisse être aujourd'hui possible de réduire les impacts environnementaux d'une mégalopole comme celle de la région parisienne ? Des millions de gens vivaient là ; des millions de véhicules parcouraient chaque jour ce territoire réduit, couvert d'asphalte et de toitures sur lesquels ruisselait la pluie, gorgée de gaz et de poussières, avant de rejoindre les égouts et la Seine, étape ultime de ces lessivages aléatoires. Que pouvait-on vraiment faire, aujourd'hui pour qu'il en soit autrement ?

Les écologistes militants réclamaient davantage de transports en commun et l'emploi de véhicules « propres », à moteur électrique ou à gaz. Des expériences se développaient ici ou là, mais, si elles avaient des vertus pédagogiques, leurs applications massives soulevaient d'autres problèmes que la société n'était pas prête à affronter. L'exemple des *écocarburants*, à la mode dans les années 80, avait montré les limites de changements technologiques radicaux. Pour alimenter une partie seulement du parc automobile, à partir d'un mélange d'essence et

d'alcool végétal, il eût fallu couvrir des millions d'hectares de colza ou de topinambours, et soulever bien d'autres problèmes d'environnement ; ou bien, il eût fallu laisser à d'autres le soin d'affronter ces problèmes, en important leurs productions, comme on le faisait déjà pour le pétrole et bien d'autres choses...

Quelles solutions pouvaient elles être proposées qui ne soient pas simplement qu'utopiques ? Dans son petit livre rouge, bible des gardiens de la révolution culturelle, Mao suggérait de déplacer les villes à la campagne...Une idée qu'aurait pu émettre, bien avant lui, Alphonse Allais, scientifique humoriste qui se moquait déjà des travers de la technologie à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Son ironie prémonitoire apparaissait, aujourd'hui, d'une surprenante modernité...D'autres, après les « événements » de mai 68, avaient prôné la rupture avec la civilisation urbaine et magnifié le retour à la terre. Combien restait-il de ces chevelus pacifiques, qui, de la Creuse aux Cévennes, s'étaient essayés aux dures réalités de la ruralité sans machines ?

Les campagnes vivaient désormais au rythme de l'industrialisation et d'un productivisme artificiel, soutenu par la politique agricole européenne. Des millions de porcs et de volailles peuplaient la Bretagne profonde, et leurs déjections polluaient les eaux jusqu'à la mer qui les transformaient en dizaines de milliers de tonnes d'algues envahissantes et nauséabondes. Un peu partout, des cultures intensives de céréales, consommatrices d'eau, d'engrais et de pesticides, polluaient les nappes et les cours d'eau que le développement de l'irrigation, soutenu par des primes absurdes, menaçait de tarissement lors de sécheresses sévères. Plus grave encore, afin d'accroître les rendements, des produits *phytosanitaires*, supposés « ciblés », se révélaient toxiques pour certaines espèces végétales et animales, dont l'homme n'était pas nécessairement exclu. Et que se passerait-il si le biocarburant envahissait les terres agricoles, voire d'autres, au prétexte de lutter contre le réchauffement climatique. A quoi servirait-il d'apaiser le climat d'une terre où n'existerait plus qu'une eau rare et polluée ?

Des dizaines de milliers d'espèces de molécules artificielles avaient pénétré les milieux aquatiques en quelques dizaines d'années, s'associant peut être entre elles pour devenir plus dangereuses encore. A ces agents chimiques issus de l'agriculture industrielle, venaient s'ajouter, dans les eaux, d'autres espèces, résidus de production industrielles variées, mais aussi conséquences de nos activités domestiques les plus banales : produits ménagers, médicaments, agents de contraception, évacués par les égouts. Vers quel enfer s'en allaient les

sociétés de consommation ? Déjà, un oncologue réputé avait lancé, en 2004, un inquiétant avertissement, indiquant que les quatre cinquièmes des cancers, qui, en France, avaient doublé depuis la Libération, étaient dus à la pollution. Les cours d'eau se transformaient, localement, en soupe chimique, à côté de laquelle celle de l'univers semblait un aimable potage. Ici ou là, certaines espèces de poissons en changeaient de sexe....

Dans une agglomération comme celle de la région parisienne, toutes ces influences se manifestaient simultanément, et la Seine devait véhiculer leurs signatures. Max n'avait jamais vraiment perçu cette situation. Il vivait dans un bel appartement, dans le 5<sup>ème</sup> arrondissement. Il adorait ce quartier de Paris, qui ressemblait à une sorte de village avec ses bistrottes, le marché de la rue Mouffetard, son église et ses commerces. La Seine était un décor où il aimait aller flâner de temps à autre. Partant de la Contrescarpe, il descendait jusqu'à l'île Saint Louis, arrimée à la ville par ses ponts comme une grosse péniche. L'eau du fleuve, agitée par le passage des bateaux, était sombre mais ne laissait pas deviner ce qu'elle transportait dans ses profondeurs.

Max avait souvent rencontré des pêcheurs et s'était demandé ce qu'ils cherchaient à prendre dans ces eaux troubles. Certains, plus loquaces, lui avaient indiqué qu'ils pêchaient surtout des gardons, mais que plusieurs espèces peuplaient encore la Seine. Lors de la sécheresse de 1976, les parisiens avaient pu constater que leur fleuve emblématique hébergeait toujours des poissons. Privés d'oxygène, à la suite des déversements des égouts, les poissons étaient morts en grand nombre, à la consternation générale. Max habitait alors Paris depuis peu et n'avait pas attaché beaucoup d'importance à l'événement. Et cependant, il se souvenait qu'il avait fait un certain bruit médiatique. « On » allait remédier à cette situation inacceptable, rendre au fleuve ses fonctions biologiques ! Le maire d'alors s'était même engagé à prendre un bain en Seine lorsque la situation serait redevenue normale... Depuis, bien sûr, des travaux avaient été réalisés pour améliorer les performances de l'assainissement de la région parisienne, et les habitants avaient pu en prendre conscience, au moins au travers des augmentations de leurs factures d'eau ; mais le maire, appelé à d'autres fonctions, n'avait pas encore pris un bain en Seine...

La sécheresse de 1976 n'avait fait que révéler la fragilité d'un fleuve soumis depuis longtemps aux agressions des activités humaines. On avait parlé à l'époque de phénomène « cinquantennal », mais d'autres, plus rares, pouvaient survenir, aux conséquences

écologiques encore plus désastreuses. Les sociétés humaines des pays riches semblaient ainsi asseoir leurs développements sur des situations météorologiques « moyennes », et seuls les extrêmes mettaient en évidence, de temps à autre leurs fragilités réelles. Ces sociétés opéraient des adaptations forcées, au nom du « *plus jamais ça* », jusqu'à la prochaine fois... Il en était ainsi des sécheresses, comme des inondations ou des accidents technologiques « majeurs ». Mais, dans cette course permanente à l'adaptation, face aux risques naturels ou technologiques, certains milieux n'arrivaient pas à suivre et subissaient des changements radicaux, et peut être définitifs.

Ces modes de développements, qui n'anticipaient pas le rôle des extrêmes, laissaient sans doute peu de chance à la biodiversité. Entre deux manifestations climatiques excessives, les cours d'eau malades avaient du mal à récupérer ; la « moyenne » sécurisante reprenait ses droits, engendrant très vite de coupables laisser-aller. Certes, depuis quelques années, une certaine multiplication des catastrophes naturelles alertait l'opinion quant à la fragilité de ses modes de vie, mais, somme toute, guère plus que les avatars des marchés boursiers ou de la production industrielle, ou que la « montée » des intégrismes. Le 21<sup>ème</sup> siècle s'annonçait turbulent...

Max entra dans Paris par la porte d'Orléans. Il aimait cette ville, ses avenues, ses perspectives, ses monuments, ses quartiers qu'il ne pouvait couvrir d'un seul regard. Toutes ces surfaces constituaient une immense trame sur laquelle était organisée l'écoulement des eaux de pluie, complété, dans le sous-sol, par un réseau d'égouts, dont les flots parvenaient finalement en Seine, après des parcours plus ou moins complexes, au gré des caprices du climat. Max pensa que la Seine devait subir le même sort que sa petite sœur l'Oriente, car elle recevait les eaux de centaines de rivières comparables.

En traversant la place Denfert-Rochereau, il se demanda quel chemin empruntait, pour rejoindre le fleuve, les eaux de pluie qui ruisselaient sur le Lion de Belfort, le lavant au passage des injures des pigeons, peu respectueux de l'histoire de France. Il pensa également que si cette question, d'apparence saugrenue, lui était venue à l'esprit, il ne le devait qu'à ses conversations avec Chabert et Mazureau mais aussi à sa visite à l'Oriente. L'ignorance, mère de tous les maux... Max avait déjà fait ce constat en allant dîner chez Chabert. Il pensa que l'immense majorité de ses concitoyens devait être comme lui avant son retour au pays. Même si le cycle de l'eau était inscrit dans les textes sacrés du christianisme, et de bien d'autres

religions, qui, sans information spécifique, pouvait prendre conscience de sa réalité ? Quelques pêcheurs ayant constaté la dégradation, au fil des ans, de leurs rivières ? Quelques spécialistes occupés à produire des textes qui leur feraient gagner, pensaient-ils, la postérité ? Quelques techniciens chargés « *de faire avec* », pour cause de restriction budgétaire ? Quelques écologistes militants au discours alarmiste ? Quelques bénévoles candides, membres d'associations de protection de la nature ? Sans doute, mais cette minorité hétéroclite semblait inorganisée et ne touchait pas la majorité de ceux qui trouvaient probablement naturel de jeter n'importe quoi dans la cuvette des « chiottes ».

Ignorance pour ces millions de gestes anodins quotidiens, repris et concentrés par le cycle de l'eau, menaçant en retour leurs auteurs. Société de consommation se débarrassant de ses détritiques inutiles, déversant sur les sols des produits chimiques supposés faciliter sa croissance... Jusque tandem... A l'inverse des catastrophes brutales alertant l'opinion, en laissant, localement, des traumatismes durables, la pollution agissait insidieusement, de façon permanente, couvrant des espaces considérables, et n'épargnant personne. Un lent suicide collectif, dont les cours d'eau, agents de concentration, auraient du être des témoins avant-coureurs. Qui donc les avaient reconnus dans l'Orient ? Des pêcheurs sans doute, comme le Mimile, aujourd'hui disparu, ou Mazureau qui avait abandonné sa rivière pour celles de Norvège et d'ailleurs. Mais ces deux là n'avaient vu que des perturbations dans leur loisir favori. Pour les nouveaux venus des prés de l'Orient, et qui n'avaient connu qu'une rivière à l'agonie et dont ils s'étaient désintéressés, quels signes auraient-ils pu déceler ? Et ils étaient des millions dans ce cas, ignorants des méfaits dont ils étaient peu ou prou responsables. Et leur nombre allait croître avec le temps et la disparition des derniers secteurs vivants des cours d'eau. Max imaginait mal comment informer, éduquer ces millions là, et plus encore comment arrêter un empoisonnement général qui s'était mis en marche en accompagnant la *croissance* dont il était issu.

La « croissance »... remède supposé essentiel au sous-développement, prôné par tous les organismes financiers de la planète. La croissance fondée sur la consommation et sa conséquence, le gaspillage. La croissance « optimisée », ayant longtemps fait peu de cas de ses conséquences environnementales. Le seul modèle acceptable pour un *développement durable* selon certains. Mais quel développement ? Était-ce au prix du sacrifice des rivières ? Mais ce sacrifice ne finirait-il pas par se retourner contre ses auteurs ?

Liquide parmi les liquides, sang de la terre, source de toute vie, l'eau blessée par la folie et l'ignorance des hommes allait-elle, en retour, les entraîner dans sa perte ? L'agonie de l'Orient n'était peut être qu'un avertissement d'apparence anodine avant qu'il ne soit vraiment trop tard. Avant que les résidus des sociétés humaines, devenues folles, ne transforment irréversiblement les eaux en bouillon mortel aux exhalaisons méphitiques, faisant de la terre un astre mort embarqué dans le néant de l'éternité cosmique.

En ce vendredi soir, le quartier de l'Ecole Normale était calme. Max gara sa voiture dans le sous-sol de son immeuble et gagna son appartement. Endormi pendant des années dans ses habitudes d'homme libre, mais ignorant, il avait vaguement l'impression de venir de s'éveiller. Il n'était certes pas l'« élu », touché par la grâce des divinités de l'eau, mais il serait le messager de l'avertissement de l'Orient et de ses semblables, et combattrait désormais pour leur renaissance. Il était décidé à revenir bientôt, afin de relire sa rivière d'autre fois pour mieux prendre sa défense.

Max renouait sans nostalgie avec sa jeunesse. Il avait simplement mis sa passion en sommeil, mais se sentait encore plein d'énergie. Il allait sans doute devoir apprendre encore, peut être jusqu'à sa propre fin, pour tenter de guérir les blessures de l'Orient, mais il savait désormais comment faire. Il jeta son sac de voyage sur un fauteuil, ouvrit les volets du living et alluma son ordinateur...